

Le sang de la famille ducale et impériale de Souabe; celui des comtes napolitains d'Aquin, patriciens de la campagne romaine, parents des princes lombards de Capoue et des ducs de Gaëte et de Bénévent; enfin, celui des Caraccioli, comtes de Théate, normands devenus siciliens par la conquête, coulaient à la fois dans les veines de saint Thomas. Ses ancêtres avaient glorieusement porté l'épée dans les camps de Charlemagne, de Robert Guiscard et de Frédéric

Barberousse ; leur postérité se fit admirer aux croisades, dans toutes les luttes du moyen-âge, au temps même de Louis XIV et de la guerre de la succession d'Espagne.

Le docteur angélique est presque le seul de cette haute lignée qui n'ait été ni général d'armée, ni vice-roi, ni ambassadeur, ni conseiller des rois et des empereurs. Il devait être incomparablement plus, en s'attachant à n'être rien. Il ne put cependant renoncer à tout : la patience et la ténacité germaniques, la facilité de l'esprit latin, l'ardeur chevaleresque des français du nord, ces trois caractères de sa famille, se réunirent pour former en lui une nature capable des plus grandes grâces, de même qu'un peu plus tard, et par une remarquable analogie, son éducation devait se composer de trois périodes : l'une, latine, au Mont-Cassin et à Naples ; l'autre,

1. Le *Dictionnaire historique* de Moréri (vo AQUINO) donne d'intéressants renseignements sur cette race guerrière et sur ses nobles alliances. Parmi les fiefs de la maison d'Aquin au temps de S. Thomas, citons Lorelle, Lacerra, Belcastro.

allemande, à Cologne et sous Albert-le-grand ; la dernière, française, à l'université de Paris.

Le comte Landolfe, son père, vivait militairement au château-fort de Rocca-Secca, au-dessus de la petite ville d'Aquin et de sa riante campagne. Cette montagne, ou plutôt ce rocher taillé à pic, ce véritable nid d'aigle, qui fait face à l'abbaye du Mont-Cassin et au Mont-Saint-Jean, autre fief des comtes d'Aquin, convenait bien à la naissance du plus sublime et du plus poétique de tous les docteurs chrétiens.

Grand homme de guerre, à la façon de ses contemporains, Landolfe paraît avoir confié à la comtesse Théodora, sa femme, le soin exclusif d'élever cet enfant qu'il ne destinait point au métier des armes comme ses aînés, mais au cloître ou à l'Eglise. Il ne paraît pas davantage être intervenu de sa personne dans les assauts terribles que la chair et le sang livrèrent à la vocation religieuse de Thomas d'Aquin ; il les tolérait sans doute, mais il les trouvait peut-être indignes d'un cœur de soldat et de père. Il ne

vit pas les désastres de sa maison au temps des vengeances de Frédéric II contre le Saint-Siège et ses défenseurs. Il ne vit point non plus ici-bas les triomphes de son jeune fils ; il était mort avant que sa gloire n'éclatât au grand jour. Pouvait-il penser que ce pieux transfuge du monde honorerait mille fois plus sa famille, par ses livres et ses vertus, qu'elle ne s'était honorée elle-même par tant de siècles de batailles, de victoires et de conquêtes ?

Au témoignage des écrivains de ce temps-là, Théodora Caracciolo, comtesse d'Aquin, était d'une admirable pureté de vie. Elle donnait à ses enfants l'exemple de la sainteté ; ses œuvres édifiantes et son heureuse mort ont été louées avec celles de son fils bien-aimé. On vantait surtout son esprit de dévotion et de mortification ; elle avait coutume de faire chaque jour de nombreuses génuflexions et de prier toute prosternée à terre, de telle sorte que ses mains et ses genoux en étaient blessés.

Avant la naissance de Thomas d'Aquin, Théo-

dora, qui en est avertie par un saint ermite de Rocca-Secca, ne s'estime point digne d'enfanter un si grand docteur, et ce n'est qu'avec un profond sentiment de religion qu'elle accepte de la divine Providence le rôle et l'honneur de préparer cet enfant à ses hautes destinées. Quand elle l'a mis au monde, elle le considère comme son principal trésor ; elle le préfère seul à tous les autres. Redoutant pour lui le contact dangereux du siècle, elle se prive bientôt de sa présence pour le remettre tout innocent aux mains des bénédictins du Mont-Cassin. Elle écoute avec une joie indicible ce qu'on lui rapporte de son fils ; elle conserve avec amour les moindres souvenirs de cette admirable enfance ; plus tard elle les racontera fidèlement à sa petite-fille Catherine de Marsico, comtesse de Marra, qui en rappellera les principaux points dans le procès de canonisation du docteur angélique, et c'est ainsi que la mère deviendra le premier historien du fils.

Elle ne fut pas obstinément opposée à son

entrée en religion ; elle n'était point assez son ennemie pour étouffer en lui l'inspiration de la grâce. Au-dessus de l'affection humaine et des élans de la nature, il y avait dans le cœur de Théodora, dit un contemporain, un amour surnaturel et chrétien de son fils, une fermeté qui venait de Dieu et qui l'empêchait de céder, comme une femme ordinaire, au trouble des passions maternelles. Il semble qu'elle ne survécut pas beaucoup au comte Landolfe, son mari.

Saint Thomas fut le dernier de leurs six enfants. Des trois sœurs qu'il avait, l'une mourut dans un âge fort tendre encore ; les deux autres, Mariette et Théodora, furent converties par lui à l'amour de Dieu, tandis qu'elles s'efforçaient de le gagner au monde. Ce fut la première victoire de son apostolat et non la moins brillante ; car Mariette, renonçant à tous les biens terrestres, se consacra entièrement au Seigneur dans l'abbaye de Sainte-Marie de Capoue, sous la règle de saint Benoît. Elle y montra même

tant de ferveur et d'intelligence des choses spirituelles, qu'elle fut élue pour abbesse, l'an 1255.

La plus jeune, nommée Théodora comme sa mère, épousa Roger, comte de Marsico, de l'illustre famille napolitaine de San-Severino. Elle habitait d'ordinaire le château féodal de Saint-Séverin, non loin de Salerne, sur les frontières de la Basilicate et de la Principauté-citérieure. Sa mémoire était sigulièrement révéree dans les Deux-Sicules. On savait combien elle avait été austère envers elle-même, douce au prochain, secourable aux pauvres, adonnée à toutes les œuvres de miséricorde. Vivant de peu, passant la plus grande partie des nuits en oraisons et en pénitences, se flagellant avec une chaîne de fer, discrète, prudente et magnifique, rivalisant dans toutes les vertus avec sa sœur, l'abbesse de Capoue, elle fut glorieuse jusque en son tombeau. Car, la vénération dont elle était l'objet ayant fait décider la translation de son corps, on le trouva intègre, sans corruption, ré-

pendant un parfum miraculeux. Voilà ce que l'Ange de l'Ecole, captif dans la maison paternelle, avait su faire d'une jeune fille mondaine, mille fois plus soucieuse du temps que de l'éternité.

Son influence fut non moins efficace, quoique plus tardive, sur ses deux frères aînés, Landolfé et Raynald d'Aquin. Ces rudes chevaliers, lieutenants de l'empereur Frédéric pendant de longues années de guerre, étaient alors aussi les imitateurs par trop fidèles de leur suzerain. Instruments dociles de la persécution que leur mère Théodora, pour un temps égarée par son amour, faisait subir à son jeune fils, ils exagérèrent cruellement ses desseins et dépassèrent toutes les bornes qu'elle eût voulu leur faire garder. Mais au fond, ils avaient encore plus de foi chrétienne que de courage militaire ; vassaux de l'Eglise avant de l'être de l'empereur, ils surent préférer leur conscience à leurs intérêts politiques, quelque graves qu'ils fussent. On les vit rompre en visière à Frédéric excommu-

nié, soutenir énergiquement les droits du Saint-Siège, supporter sans faiblir la ruine de leur forteresse et de leur ville d'Aquin, et braver l'exil, les tourments et la prison. Raynald donna même tout son sang pour Dieu, et reçut en échange la couronne du martyr. Expiation sublime d'une erreur de jeunesse ; mais aussi réparation de l'outrage fait directement à Notre-Seigneur et à son Eglise, dans la personne d'un simple novice appelé par la voix de la grâce à la vie religieuse et à la pratique des conseils évangéliques.

Thomas d'Aquin professait la théologie à Paris, lorsqu'il apprit la mort de sa sœur Mariette, et son cœur ému d'une profonde et fraternelle douleur, s'empressa de chercher sa consolation en Dieu. Il l'y trouva, et plus abondamment qu'il n'aurait osé l'espérer. Car, dans une vision très-distincte, Mariette lui apparut, lui dit qu'elle était encore retenue en purgatoire, mais qu'avec le secours de ses prières et d'un certain nombre de messes qu'elle lui demanda, elle par-

viendrait prochainement à la céleste patrie. Le docteur appela ses disciples, leur fit part de cette révélation et réclama leurs saints-sacrifices et leur intercession pour sa sœur.

Quelque temps après il était à Rome, affligé de nouveau par la mort presque simultanée de ses deux frères, Landolfe et Raynald. L'abbesse de Sainte-Marie lui apparut encore une fois, mais délivrée du purgatoire et jouissant de la gloire éternelle. Thomas lui demanda ce qu'il devait penser de lui-même. Elle répondit : « Vous, mon frère, vous êtes en bon état et bientôt vous viendrez à nous ; mais une plus grande gloire que la nôtre vous est réservée. Tenez seulement ce que vous avez déjà. » Il l'interrogea ensuite sur son frère Landolfe ; elle répondit qu'il était en purgatoire ; puis sur Raynald, et elle affirma qu'il était en paradis.

Dans une autre vision, un ange lui montra un livre merveilleux dont les lignes étaient d'or ou d'azur ; parmi celles qui étaient d'or et qui étaient consacrées aux martyrs, il trouva le nom

de Raynald tombé depuis peu sous les coups des partisans de Frédéric. Dans les lignes d'azur il aurait pu lire sans doute les noms de son père et de sa mère, de son frère Landolfe et de sa sœur Mariette.

La comtesse Théodora de San-Severino, qui eut la douleur de lui survivre, avait un fils, le comte Thomasius de Marsico, digne héritier de ses vertus, et une nièce, Françoise, qui épousa le comte Annibaldi de Ceccano, seigneur du château de Maënza où le docteur angélique se reposa quelques jours avant sa mort.

Si nous joignons à ces noms illustres celui d'un oncle paternel de saint Thomas, Landolfe Sinibald, 56^e abbé du Mont-Cassin et légat du Saint-Siège, et ceux de ses nièces, sœur Flora, religieuse franciscaine de Naples, et Catherine de Marra que le procès de canonisation nous représente comme une vieille dame, très-noble et très-pieuse, nous aurons pour ainsi dire le cadre de famille dans lequel il faut placer, pour la bien comprendre, la ferme

et haute physionomie que nous essayons de peindre.

On se tromperait à croire que ce philosophe était sans tendresse pour les siens, ou que ce théologien les aimait avec faiblesse : il avait pour eux une juste et nécessaire affection, ne voulant leur sacrifier, nous le verrons, ni sa vocation ni sa pauvreté; ne les pleurant point, quand il les perdait, à la façon de ceux qui n'ont d'espérance ni pour eux-mêmes ni pour leurs proches; mais, modérant sa tristesse par les principes de la foi, il pria d'abord et faisait prier pour ses chers morts; et son visage, ses yeux, ses paroles, ses actions, gardaient leur puissante et calme sérénité¹.

¹ « Quando moriebantur nepotes et alii carnales consanguinei ipsius, et dicebatur eidem de ipsorum morte, ipse nec faciem nec oculum immutabat, nec verbo nec facto indicabat doloris indicium; sed facie serena et quieta faciebat celebrare et orare et ipse orabat pro eis; per significationem mortis eorumdem nepotum et consanguineorum nulla in eo mutatio poterat cognosci. » Déposition du grand logothète de Naples dans le procès de canonisation. (Boll., tom. cit., p. 714.)

II.

Autour du château de Rocca-Secca vivaient depuis longtemps de pieux ermites. L'un d'eux, fort connu pour ses austérités et sa bonté, avait prophétisé la naissance de Thomas d'Aquin, et il avait dit à la comtesse : « Il ne sera pas bénédictin comme on le souhaitera, mais frère-prêcher, grand docteur et grand saint dans l'Eglise. » L'enfant prédestiné à cette gloire naquit dans les derniers mois de 1224 ou dans les premières semaines de 1225. Une chapelle con-

sacrant le souvenir de sa naissance existait encore au dix-septième siècle dans la vieille tour féodale qui domine Aquin¹. Les fils de saint Dominique n'ayant pas alors, en ce pays, d'autre résidence que leur maison de Gaëte, l'Ange de l'Ecole aimait à se dire le vassal et le sujet de ce couvent.

Peu après sa venue au monde, une tempête horrible éclate sur Rocca-Secca; la foudre frappe le donjon, écrase les chevaux du comte et tue, pendant son sommeil, l'une des sœurs de saint Thomas. Théodora s'élançe, toute tremblante, vers le berceau où son jeune fils repose près de la nourrice et de l'enfant foudroyée; et la joie de le trouver sain et sauf adoucit du moins la douleur d'une si cruelle catastrophe.

Un jour, sa nourrice le porte aux bains de la ville de Naples, et tandis que la comtesse s'en-

1. Pour la date de la naissance de S. Thomas, nous suivons le sentiment des Bollandistes, appuyé sur un texte formel de G. de Tocco (*Boll.*, tom. cit., p. 657 et 678); le P. Echard, d'après d'autres témoignages, assez sérieux, la placerait volontiers au commencement de 1227. (*Scriptores ordinis prædicatorum*, tom. 1, p. 271 et 273.) Quant au lieu natal de notre docteur, les objections tendant à éliminer Rocca-Secca n'ont absolument rien de grave.

tretient avec d'autres nobles dames, l'enfant rencontre, on ne sait comment, un petit fragment de parchemin sur lequel sont écrits ces mots : « Ave, Maria. » Il le saisit; il le garde avec amour; il se défend, par ses pleurs et ses cris, de l'abandonner à sa nourrice; et ce n'est qu'au retour à la maison que sa mère parvient à lui entr'ouvrir de vive force la main; désormais, pour calmer les douleurs de cet enfant, il suffira de lui rendre son *Ave Maria*; il le baisera aussitôt et ses plaintes seront apaisées : naïf et gracieux présage où les contemporains reconnurent l'annonce de sa dévotion envers la Sainte-Vierge, de son affection singulière pour la pureté, de son aptitude merveilleuse pour la science sacrée.

Elevé, pendant les cinq premières années de sa vie, avec toute l'attention que réclamaient et encourageaient des marques aussi spéciales de la protection divine, Thomas d'Aquin fut ensuite offert à Dieu par ses parents et conduit au Mont-Cassin, accompagné de sa nourrice et

d'une escorte convenable à son rang, dit un antique historien. L'abbé Sinibald était, nous l'avons observé, le frère du comte Landolfe à qui ce lien de famille pouvait faire espérer qu'un jour le jeune Thomas succéderait à la dignité de son oncle. L'ermite de Rocca-Secca avait dit : « Vous aurez l'espoir de posséder, par son élévation à cette prélature, les riches revenus du monastère ; » et Landolfe, sinon Théodora, obéissait en réalité à cette ambition. Assurément il ne pouvait point, en 1230, engager son fils dans l'état monastique ; tout s'y opposait, l'âge de l'enfant, la régularité exemplaire de l'abbaye du Mont-Cassin à cette époque, et surtout les desseins arrêtés de la Providence ; mais il lui fit du moins recevoir une éducation propre à lui inspirer le goût de la vie bénédictine ; et comme on voit encore aujourd'hui de jeunes enfants élevés dans des monastères et vêtus de l'habit religieux qu'ils déposent ensuite ou qu'ils conservent à leur gré, ainsi Thomas d'Aquin put très-bien revêtir la robe et le scapulaire

noirs, sans appartenir pour cela à l'ordre de saint Benoît¹. Il avait un maître particulièrement attaché à sa personne et il montrait une extraordinaire ardeur d'apprendre à connaître Dieu. Il se retirait souvent de la compagnie des jeunes nobles, ses compagnons d'études, pour étudier plus à loisir le manuscrit où se trouvaient les rudiments de la science. Dès lors, il était peu empressé aux conversations mondaines, mais plutôt méditatif, taciturne, d'un caractère pieux et recueilli.

L'abbé Sinibald, étonné de ses progrès rapides, donna au comte et à la comtesse d'Aquin le conseil de l'envoyer de bonne heure à l'université de Naples. Il n'avait encore que dix ans, mais déjà il était suffisamment instruit dans la grammaire, il avait quelques notions de logique et savait les éléments des sciences naturelles.

1. Tel est évidemment le sens de la déposition de B. de Capoue dans le procès de canonisation : « Pater dicti fr. Thomæ, origine nobilis atque potens, monachavit dictum fr. Thomam puerum, disponens eum abbatia præficere. » (*Boll.*, tom. cit., p. 711 ; cf. Echard, *tom. cit.*, p. 273.)

S'éloignant donc, avec une légitime tristesse, des cloîtres sévères et pourtant si aimables du Mont-Cassin, il passa plusieurs semaines dans sa famille, au château de Lorette ; et, sur la fin de l'année 1235, il se fit inscrire au cours de belles-lettres et de dialectique que le docteur Pierre Martin professait à Naples. Ensuite il étudia la physique, la métaphysique et la morale, à l'école de maître Pierre-l'Irlandais.

Son génie et principalement sa sainteté se développèrent beaucoup pendant les huit années de ses études académiques. Dans les assemblées que tenaient les écoliers pour s'exercer à l'art de l'enseignement, il ajoutait toujours à la clarté, à la profondeur, à la sublimité des leçons de ses professeurs.

L'attrait de son âme pour la vie religieuse mêlée de contemplation et d'action, telle que la menaient les dominicains de Naples, le conduisit dans leur maison. Un d'entre eux eut même à son sujet trois visions surnaturelles où il l'aperçut comme changé en un soleil très-lumineux

qui jetait ses rayons jusqu'aux extrémités du monde. Frère Jean de Saint-Julien l'aidait de ses avis, de son expérience, de son appui considérable, car c'était un homme de grand mérite et de grande réputation. Cependant, bien que la vocation du jeune comte d'Aquin lui parût certaine, il n'osa lui permettre de la suivre qu'après que l'empereur Frédéric et ses deux lieutenants, Landolfé et Raynald, frères de Thomas, eurent quitté Naples où ils demeuraient depuis trois ans. Leur ravir un tel trésor, c'était impossible tant qu'ils ne seraient pas tout occupés de nouvelles guerres. La reprise de Viterbe par les troupes du pape Innocent IV les contraignit de partir précipitamment au mois d'août 1243 ; et, quelques jours après, celui qui devait être le docteur angélique entra au noviciat des frères-prêcheurs et y recevait l'habit religieux, probablement des mains de frère Thomas Agni de Lentino, prieur de Naples, historien de saint Pierre-Martyr, plus tard patriarche de Jérusalem.